

Bérénice
LEVET

L'écologie

ou l'ivresse de la table rase



L'écologie ou l'ivresse
de la table rase

Du même auteur

Libérons-nous du féminisme !, Éditions de l'Observatoire, 2018.

Le Crépuscule des idoles progressistes, Stock, 2017.

La Théorie du genre ou le Monde rêvé des anges. L'identité sexuelle comme malédiction, Grasset, 2014 ; LGF, 2016 (préface de Michel Onfray).

La Pensée des images. Entretiens sur Dieu dans l'art, avec François Bœspflug, Bayard, 2011.

Le Musée imaginaire d'Hannah Arendt. Parcours littéraire, pictural, musical de l'œuvre, Stock, 2011, prix Montyon de l'Académie française 2012, Prix de philosophie politique Perreau-Saussine 2012.

Bérénice Levet

L'écologie ou l'ivresse de la table rase

ISBN : 979-10-329-2370-2
Dépôt légal : 2022, janvier
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2022
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Il est triste quand on s'endort dans une bergerie de trouver à son réveil les moutons changés en loups. »

Hippolyte Taine

« Rendu au sol avec la rude réalité à étreindre... Paysan ! »

Arthur Rimbaud

« Il faut remettre l'homme à sa place dans la nature : elle est assez honorable. Il faut replacer l'homme à son rang dans la nature : il est assez haut. »

Francis Ponge

Avant-propos

Est-ce à dire que là où une idéologie s'effondre, fatalement une nouvelle doit se lever ? Doit-on en conclure que, à peine un rideau est-il déchiré, un nouveau sera tiré ? Que jamais le réel ne parviendra à recouvrir ses droits ?

Ce que nous aurions pu prendre pour la fin de la pièce en 1989, après la chute du mur de Berlin, ne fut, pour paraphraser Tocqueville, que la fin d'un acte. Sur les ruines du marxisme, de nouveaux messagers d'un monde radicalement nouveau se sont constitués, aux récits moins charpentés sans doute, mais enfin, tout aussi systématiques, dogmatiques, aveuglants.

Voici venu le temps de la Grande Marche sous la bannière de l'écologie, de la lutte contre « le réchauffement climatique », contre « la sixième extinction de masse » et, rien de moins, pour « le sauvetage de la planète ». « Réinventer » nos sociétés, nos villes, nos vies. Le lyrisme révolutionnaire tourne à plein régime.

« Ce qui fait d'un homme de gauche un homme de gauche, décrivait Milan Kundera dans *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, ce n'est pas telle ou telle théorie, mais sa capacité à intégrer n'importe quelle théorie

dans le kitsch de la Grande Marche. » Et c'est ainsi que des données factuelles qui, dès la fin des années 1960, venaient inquiéter le modèle de développement que nous avons adopté depuis la révolution industrielle et plus résolument encore après la Seconde Guerre mondiale, se transformèrent en moteur d'une nouvelle « aventure », ferment d'un énième cheminement vers une humanité unie, non seulement réconciliée avec elle-même mais avec l'ensemble des vivants.

Car « nous voulons être au monde », disait le poète Yves Bonnefoy. Nous pouvons en douter.

Ce livre est né de l'impatience, de l'exaspération, du désarroi aussi, que m'inspirent notre impuissance à « vivre dans la vérité », comme disaient le philosophe tchèque Jan Patočka et avec lui Vaclav Havel ou Milan Kundera, notre résistance à admettre que les questions que l'humaine condition nous pose ne se règlent pas à la manière d'un problème technique ou d'une équation mathématique, notre obstination enfin à concevoir l'existence en termes de « combats » à mener, de « causes » à défendre, de modèles à « réinventer ». On identifie et on débusque des coupables et nous voilà confortablement installés dans un mélodrame. Or, vivre pour les hommes, c'est bricoler, trébucher, se risquer. Le vent se lève... il faut tenter de vivre, selon le beau vers de Paul Valéry.

Notre époque ne consent décidément pas à habiter le monde réel, complexe, contradictoire. Nous nous refusons obstinément à être rendus au sol avec la rude réalité à étreindre. À nous faire paysans, comme nous y exhorte Rimbaud, cité en exergue de cet essai. Ce qui est un comble quand on se prétend occupé et préoccupé d'écologie.

Si j'ai écrit cet essai, ce n'est pas par goût ni passion de la polémique, mais parce que j'ai le sentiment attristé, et douloureux, d'un rendez-vous manqué. Jusqu'à aujourd'hui, en tout cas.

Prologue

L'écologie politique et militante, une victoire à la Pyrrhus

« Misère ! Maintenant il dit : je sais les choses, / Et va, les yeux fermés et les paupières closes. » Et, comme en écho aux vers de Rimbaud, Simone Weil, dans *L'Enracinement*, peignait l'homme moderne en être instruit, savant, certes, mais d'un savoir abstrait, désincarné : « On croit couramment, observait-elle, qu'un petit paysan d'aujourd'hui, élève de l'école primaire, en sait plus que Pythagore parce qu'il répète docilement que la terre tourne autour du soleil. Mais en fait il ne regarde plus les étoiles. Et le soleil dont on lui parle en classe n'a plus aucun rapport avec celui qu'il voit dans le ciel. »

On aurait pu penser que ces maux de la modernité, diagnostiqués par le poète et la philosophe, le déracinement et l'abstraction qui lui sont afférents, l'avènement de l'écologie viendrait les panser, en offrirait un remède, une issue. Que l'importance prise par les questions liées au devenir de la Terre, au traitement réservé aux animaux, à la disparition des espèces nous serait l'occasion d'être rapatriés sur Terre, dans le monde sensible, chatoyant, compliqué et ambivalent des êtres et des choses. L'occasion de retrouver un lieu. De rouvrir les yeux et les oreilles.

Le mot même d'« écologie » semble d'ailleurs dire et prescrire la chose : l'*oikos* en grec désigne une réalité bien concrète, le « foyer », la « maisonnée », nullement la Planète, et pas plus la Terre. Et si l'économie, qui a en partage avec l'écologie son préfixe, est affaire d'administration, de gestion de la maison dans le but d'en obtenir le meilleur fruit, l'écologie, elle, est d'abord pensée et discours sur l'habitat, sur la manière dont les hommes habitent et aménagent le séjour terrestre, l'arrangent au sens presque musical du terme ainsi que le suggérait Saint-Exupéry lorsqu'il définissait la civilisation comme « un certain arrangement des choses ». Et l'écologie – là est la spécificité de cette science – se place à l'articulation, à la jointure de l'humain et du vivant, elle scrute l'homme toujours déjà pris dans un faisceau de relations avec les réalités naturelles.

Après des décennies d'abstraction technocratique, de déliaison et de désaffiliation progressistes, nous pouvions escompter que le tourment écologique nous porterait à renouer avec la chair du réel et à substituer à l'esprit de géométrie de la rationalité calculante, l'esprit de finesse, ou ce qu'Hannah Arendt appelait avec l'Ancien Testament « un cœur intelligent » ; en finir avec les vues surplombantes et les généralités, avec les idées, les sensations, les jugements tout faits.

Or, il n'en est rien. L'écologie a gagné la bataille des idées et des esprits, la chose est incontestable, et ce pourrait être heureux, mais c'est une victoire à la Pyrrhus. Une victoire à l'image de celle remportée par le roi d'Épire sur les Romains, une victoire qui entraîne de tels dommages et de telles pertes qu'un triomphe final signifierait bien plutôt une défaite. On connaît le

mot de Pyrrhus I^{er} rapporté par Plutarque : « Encore une victoire comme celle-ci et nous sommes perdus. »

L'écologie est, avec le féminisme et l'antiracisme décolonial ou indigéniste, de ces grandes machines à fabriquer des dogmes, des slogans, des hashtags, ces hallalis numériques du XXI^e siècle, des imprécations propres à terroriser, une langue exsangue, sans couleur, sans saveur, sans parfum, un récit accusatoire, et une jeunesse flagornée dans son simplisme, ânonnant catéchisme vert et sentences comminatoires. Une jeunesse hygiéniste, appréhendant toute réalité au travers des dogmes écologistes, rendue incapable d'émerveillement devant les trésors de la civilisation.

Une jeunesse toute prête à siéger au tribunal de l'inquisition qu'institue l'écologie politique et militante, et devant lequel comparaissent, pêle-mêle, le christianisme, Descartes, le capitalisme, le libéralisme, la révolution industrielle, et puis finalement l'homme, au sens générique d'humanité, mais très vite, nouvel et dernier inscrit sur la liste noire des coupables, l'homme au sens sexué du terme, le mâle, et singulièrement le mâle blanc. Qui roule au diesel ? Qui pratique la chasse ? Qui consomme de la viande et se montre plus rétif à se convertir au régime végétarien ? La réponse est censée s'imposer.

L'écologie telle qu'elle s'incarne aujourd'hui en France dans Europe Écologie-Les Verts ou chez Anne Hidalgo et dans les mouvements associatifs est davantage engagée dans une vaste et furieuse et chimérique entreprise de déconstruction de nos sociétés qu'occupée à préserver, restaurer la nature. Plus pressée de « changer les mentalités et les comportements », de remodeler nos rêves et nos imaginaires que de se mettre modestement au service de la continuité et de la pérennité de

nos civilisations – car, sauf malentendu, ce n'est pas seulement à la vie, au vivant que nous voulons garantir un avenir, mais bien à un monde humain... Et sous couvert de volontarisme politique nous glissons vers le constructivisme, l'ingénierie sociale et anthropologique.

Regardant les populations avec le même dédain que les technocrates d'hier et d'aujourd'hui, piétinant la réalité et la singularité des peuples avec la même allégresse que les chantres de la mondialisation, les écologistes vont les yeux fermés et les paupières closes. La « cause » de la Terre a donné des ailes à la passion idéologique en mal de pitance après la fin des Grands récits.

L'inquiétude écologique venait nous rappeler à notre responsabilité – cette noble prérogative des êtres humains –, à l'existence des limites, au souci de ce qui est périssable. Après des années de fuite en avant et de docile soumission au primat de l'économie, la question du sens de ce que nous faisons, de ce que nous poursuivons et de ce que nous hasardons en prenant tel ou tel parti, aurait dû redevenir centrale.

Or, là aussi, victoire à la Pyrrhus : entre exhortations morales et paroles d'experts, la politique ne retrouve guère ses droits. La planète se réchauffe, l'homme en est la cause, « le constat ne souffre plus de contestation », lit-on régulièrement dans la presse. Circulez ou plutôt repentez-vous. Redoutable parole d'autorité devant laquelle tout doit plier.

Le sauvetage de la Planète est érigé en absolu, péremptoire et justifiant tous les moyens. Le mantra de l'urgence climatique met le bâillon à toute interrogation. Nulle place ni légitimité pour la conversation civique.

La politique hier abdiquait devant les mots d'ordre de la modernisation, de l'efficacité, de la rentabilité, puis de la mondialisation, de l'ouverture, elle est aujourd'hui pressée d'abdiquer devant le salut de la Terre.

Pluies diluviennes ? Température et sécheresse extrêmes en Amérique du Nord ? Feux de forêts ? Montée des eaux des océans ? Effacement des calottes glaciaires ? Disparition d'espèces animales ? Le réchauffement climatique, le réchauffement climatique, vous dis-je. Il y a du Molière dans la dramaturgie actuelle du climat. Quelque chose entre *Le Malade imaginaire* et *Le Médecin malgré lui*, entre « Le poumon, le poumon, vous dis-je » de Toinette et « Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette » de Sganarelle.

« Gaz à effet de serre », « empreinte carbone », « neutralité carbone », « transition énergétique », « biodiversité », « écosystème en péril », « réensauvagement », « la forêt amazonienne, poumon de la planète » et, nouveaux et derniers venus au cours de l'été 2021, « mégafeux », « dôme de chaleur », « signes vitaux » de la Terre qui iraient s'affaiblissant, « écoanxiété » qui minerait la jeunesse... Chacun est ainsi pourvu d'un réservoir de formules propres à terroriser.

La caverne bourdonne de ces échos assourdissants, de ce prêt-à-penser au vernis scientifique qui a tout de la clochette de Pavlov puisqu'il appelle des réactions automatiques et non des discussions rationnelles. *Le Fanatisme de l'Apocalypse*, pour emprunter à Pascal Bruckner le titre de son essai, vise d'abord à neutraliser toute intelligence critique.

L'écologie ne réclame pas des individus instruits, collaborateurs conscients des représentants qu'ils se sont eux-mêmes donnés, comme dirait Marc Bloch, mais des claviers qui vibrent, aveuglément, au magnétisme

de quelques prédicateurs. Elle veut du sensationnel. Il ne s'agit pas de nier le réchauffement de la Terre, mais de ne pas en faire la clef qui ouvre toutes les serrures, pirouette par laquelle on clôt des démonstrations qui n'en sont pas. Il ne s'agit en aucune façon non plus d'être indifférent à la disparition des espèces, mais aucune fin, fût-elle la vie sur Terre, ne justifie tous les moyens.

« Que de questions je trouve à discuter dans celles que vous semblez résoudre », écrivait magnifiquement Rousseau à d'Alembert en ouverture de sa *Lettre sur les spectacles*. Que de questions subodore-t-on dans celles que les écologistes et leurs dociles relais médiatiques semblent trancher. Mais les gardiens du temple veillent fiévreusement sur l'orthodoxie et travaillent, sans répit, à débusquer les dissidents. Nous assistons à un véritable lyssenkisme des esprits : les scientifiques susceptibles de complexifier le tableau, de le nuancer sont d'entrée de jeu délégitimés. Les écologistes tel José Bové venant briser la pastorale du retour du loup ou de l'ours dans la forêt, dégradés au rang d'« environnementalistes », le député européen d'EELV commettant le péché de se soucier de l'homme et de ses troupeaux.

Quand en aurons-nous fini avec cette terreur ? Admettre que le changement climatique est « chose compliquée, déroutante et truffée de paradoxes », ainsi que l'écrit Jared Diamond dans *Bouleversement. Les nations face aux crises et au changement*, ne nuirait nullement à une politique responsable. Le propre du réel est précisément de se dérober à toutes les prises univoques. La réalité factuelle ne présente jamais cette clarté d'épure que lui confère la « modélisation » scientifique. Les mailles dans lesquelles l'idéologie aimerait tant enserrer les faits sont toujours trop larges, toujours ils s'en échappent.

Mais dans la conquête des esprits, le simplisme est une arme de séduction massive, et l'écologie le sait. « Le dogme n'aime guère à être tamisé », observait Victor Hugo. Nos écologistes et, avec eux, toute notre époque rétive à la discussion de ce qu'elle tient pour des articles de foi, devraient relire Milton et Stuart Mill : une vérité, une cause qui se refuse à l'épreuve de la discussion n'en sort guère fortifiée. Et Stuart Mill de rappeler cette trouvaille, géniale, de l'Église catholique romaine : l'institutionnalisation de la figure de « l'avocat du diable » dans le cadre de la canonisation des saints. « Les plus saints des hommes ne sauraient être admis aux honneurs posthumes avant que tout ce que le diable peut dire contre eux ne soit connu et pesé », résume ainsi le philosophe. « Une vérité qui ne peut être remise en question ne saurait être tenue pour vraie en toute certitude par l'humanité », conclut l'auteur de l'essai *De la liberté*.

Assommés et intimidés par la vulgate écologiste et ses perspectives de fin du monde, nos pensées sont captives, captives de cette litanie de catastrophes, captives des vastes imprécations et des grandes proclamations à l'ombre desquelles des mutations civilisationnelles s'accomplissent. Captives aussi de l'intrigue à laquelle les écologistes reconduisent l'histoire entière des relations de l'homme et de la nature. Mélodrame du prédateur et de ses proies, de la nature victime du « suprémacisme humain » et singulièrement occidental.

Une enfant, l'œil noir, accuse l'Occident, tonne contre une civilisation dont elle ne sait rien sinon qu'elle est coupable et nous avançons, en pénitents, la corde au cou. On a beaucoup glosé sur le phénomène Greta Thunberg. À très juste titre. Il n'est pas indifférent que les « éveillés » du climat se choisissent pour égérie

une adolescente sermonnant les adultes et, incarnation parfaite de l'attitude consumériste qu'elle est censée pourfendre, réclamant, incontinent, la satisfaction de ses désirs érigés en droits.

Car ne nous y trompons pas, la cause de nos éco-anxieux est peut-être « la planète », comme ils aiment à dire, mais elle est d'abord celle de leurs droits, droits à la santé, à un air pur, à un avenir. Ils ne s'extraient pas un instant du cercle étroit de leur petit moi et de leur passion du bien-être – le néologisme d'éco-anxiété le dit d'ailleurs sans détour. L'écologie est une idéologie parfaitement accordée à des temps individualistes.

Victoire à la Pyrrhus en cela aussi que, plutôt que de rappeler l'homme à sa responsabilité, à son pouvoir d'autolimitation, tout à sa passion judiciaire et à son impuissance à parler une autre langue que celle des droits, l'écologie travaille à l'extension de son domaine. Le XVIII^e siècle aura été le siècle de la déclaration des droits de l'homme, nos belles âmes écologistes entendent faire du XXI^e siècle, le siècle des déclarations des droits des animaux, des chartes des droits des arbres. Les espèces vivantes doivent être reconnues comme « personnalités juridiques ».

La civilisation occidentale se voit chargée de tous les péchés. L'écologie œuvre, avec obstination et acharnement, à nous rendre inaccessibles à la noblesse des réalisations, des conquêtes de l'Occident. Les offensives se multiplient contre notre forme de vie et l'on ne saurait dire que les assaillants se heurtent à des résistances bien vives. C'est un euphémisme. Greta Thunberg fut reçue par les plus éminentes autorités internationales. Nos boucheries, nos fromageries sont vandalisées. Et les municipalités vertes et désormais la loi Climat et résilience de juillet 2021, instituent le menu végétarien

2. L'homme, « zoè » ou « bios », un vivant ou une vie ?	143
3. Plaidoyer pour <i>homo faber</i> : l'homme n'habite pas la Terre seulement en poète...	148
II. Se désoccidentaliser	153
1. Sous l'amour de la nature, la haine de l'homme... occidental	153
2. Ce que l'on sait de l'Occident quand on ne sait rien	159
<i>Le christianisme en procès ?</i> <i>Une lecture bien hâtive</i>	161
<i>Descartes, le père d'un rapport prédateur à la nature ? C'est un peu court,</i> <i>jeunes gens !</i>	165
<i>La culture versus la nature, voilà le mal.</i> <i>Est-ce si certain ?</i>	171
3. Le propre de l'homme : une exaltante enquête occidentale	172
4. À l'aube des temps modernes, deux grands cavaliers sont partis d'un bon pas, l'un français, l'autre espagnol... ..	176
III. L'adieu des écologistes à Du Bellay, Simone Weil et Albert Camus.....	177
1. Heureux qui comme Ulysse.....	178
2. Les écologistes, des hommes à paradoxes parce qu'à préjugés	181
3. L'écologie, un rendez-vous manqué – jusqu'à présent – avec l'humaine condition	184
Troisième partie : Une autre écologie est possible	189
I. Une écologie de l'autolimitation.....	191
II. Une écologie de la gratitude	193

III. Une écologie de l'œil et de l'esprit.....	196
1. Les sens des avertisseurs d'incendie	196
2. L'opticien de Combray.....	198
IV. Une écologie conservatrice ?	200
1. Le droit de l'individu et des peuples à la continuité historique.....	200
2. La tradition cachée de la droite.....	203
3. Une écologie qui « se sert » de la France....	205

Épilogue.

<i>La maison Terre brûle et... nous ne regardons jamais plus ailleurs. Contre la réquisition perpétuelle et pour la promenade de Winston Smith</i>	209
--	-----